

‘Code switching’, ‘code mixing’, ‘reproduction traditionnelle’ et phénomènes apparentés dans le guarani paraguayen et dans le castillan du Paraguay

Harald Thun

As a consequence of close contact during almost five hundred years, Spanish and Guarani in Paraguay have been transformed into mixed languages (‘castellano paraguayó’, ‘guarani paraguayó’), each of them being characterized by a high quantity of elements coming from the other language (‘integrata’). But these mixed languages are still mixing together in many speech constellations. Adapting concepts like ‘code switching’, ‘code mixing’, ‘bilingual conversation’ to the particular Paraguayan situation, this study appeals for the introduction of an additional concept of mixing language in speech acts. This is ‘traditional alloglottal reproduction’ or citation of discourse segments elaborated in domains occupied by the other language. The phenomenon is particularly frequent in Paraguayan Guarani, whose speakers are accustomed to reproduce, in their Guarani speech, shorter or larger sequences borrowed from Spanish, particularly so in dominated sections of their vital sphere (e.g. religion, politics, economy, technology, formal education). Unlike code switching and code mixing, traditional alloglottal reproduction refers to the diglossic separation of the speaker’s vital experience and can be considered as the unification (in Guarani: *jopara*) in speech of the segmentation of Paraguayan social life. The analysis of historical texts shows that all these techniques of language mixing and particularly the alloglottal reproduction are traditional and have been in use since the beginning of documentation. The speakers of modern Paraguayan Guarani, convinced as they are that there are much more loan elements coming from Spanish to Guarani than the reverse, often express a negative opinion of *jopara*, which is the mother tongue of the majority of Paraguayans.

1. *Histoire et actualité*

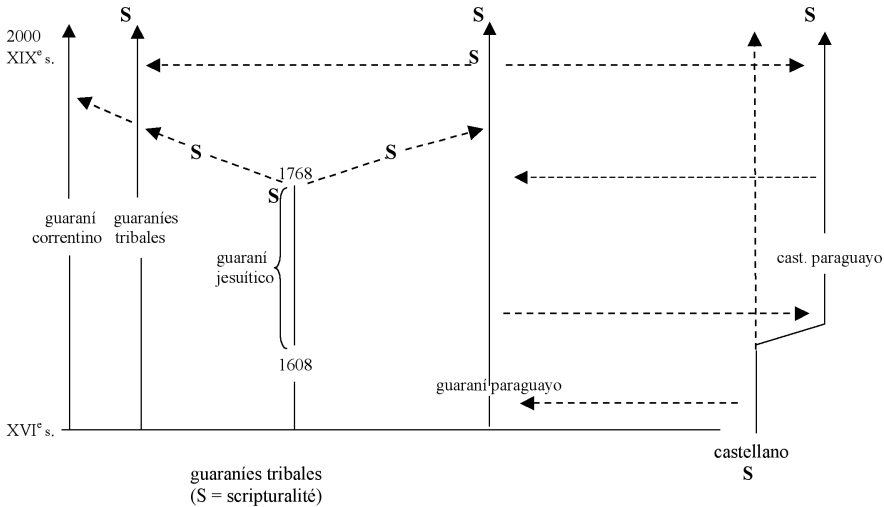
1.1. *Introduction*

On comprend mieux le caractère du ‘guaraní paraguayó’ moderne et celui du castillan qui se parle et s’écrit au Paraguay d’aujourd’hui si l’on se penche sur leur histoire commune qui est longue de presque cinq siècles. C’est une histoire de contacts et d’interpénétration, c’est le spectacle passionnant d’une romanisation toujours inachevée et c’est le déploiement de tout l’éventail de possibilités expressives qui résultent de l’usage simultané de deux langues. La documentation historique connue jusqu’à nos jours est extrêmement

pauvre pour le guarani paraguayen quant à la période coloniale comme à celle du Paraguay indépendant jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle. Cet état de choses, auquel s'ajoute le fait que l'histoire linguistique interne du guarani paraguayen et celle du castillan du Paraguay n'ont pas encore été écrites, ni pour chacune des deux langues séparément ni, moins encore, parallèlement pour toutes les deux, ne doit pas nous décourager mais au contraire nous inciter à prendre l'initiative. Nous nous proposons de décrire d'abord à grands traits l'évolution du contact entre les langues du Paraguay et des régions avoisinantes (§ 1), d'analyser ensuite les types de contact tels qu'ils se manifestent dans des documents historiques (§§ 2 et 3) et de passer enfin à la situation actuelle pour laquelle nous pouvons nous appuyer sur un matériel abondant, rassemblé en partie personnellement dans le cadre de l'*Atlas Lingüístico Guarani-Románico* (§ 4). Suivront quelques remarques destinées à résumer les caractéristiques de la relation entre guarani et castillan paraguayens (§ 5). La position du guarani qui est des deux langues en question la principale au Paraguay, se présente en quelque sorte comme paradoxale: labile selon l'opinion de beaucoup de ses locuteurs dans la synchronie moderne mais stable dans la perspective diachronique. Soulignons en outre que notre choix des concepts utilisés pour décrire le mélange des langues au Paraguay, la modification de certains termes et l'ajout de quelques aspects nouveaux ont été dictés par le seul souci de pas nous éloigner trop du locuteur paraguayen et de décrire de façon aussi simple que possible les techniques qu'il emploie pour mettre en contact ses deux langues.

1.2. Esquisse de l'évolution des langues dans la zone guaranitique

L'installation des Européens dans le bassin du Río de la Plata a changé profondément le paysage linguistique. Tout en nous limitant aux variétés du guarani et au castillan et en faisant abstraction, par exemple, des langues du Chaco et du portugais, nous pouvons représenter l'évolution des langues dans le Paraguay Oriental et dans les actuelles provinces argentines Misiones et Corrientes par le schéma suivant:



Comme l'on sait, il existe jusqu'à nous jours des variétés guaranis parlées par des Indiens. Ces 'guaraníes tribales' que les Espagnols rencontrent dans la première moitié du XVI^e siècle (fondation d'Asunción: 1537) fournissent par ailleurs les bases de trois variétés nouvelles: celles du guaraní correntino et du guaraní paraguayen qui existent toujours et celle du guaraní jésuitique. Ce dernier, cultivé et amplement documenté entre 1608 et 1768 dans les célèbres Réductions, s'est dilué, après l'expulsion des Jésuites et la dispersion des Indiens 'misioneros', dans les autres langues du Río de la Plata. Nous symbolisons cette influence qui est difficilement identifiable dans les détails linguistiques mais probable en raison de l'intégration des Indiens des Réductions dans le prolétariat rural, par des flèches pointillées. Le S majuscule indique la scripturalité. Les Jésuites alphabétisent ¹ les Indiens et contrôlent leur scripturalité. Par la suite, celle-ci se libère de la surveillance jésuitique mais disparaît avec la destruction du système scolaire. Les Indiens utilisent l'écriture pendant les phases de la transition des Réductions aux régimes civils. A ces occasions, elle se fait instrument des protestations des Indiens contre les abus dont ils souffrent dans le monde des Blancs et des Métis ². La scripturalité en guaraní, portée avec l'exode des Indiens des Réductions aux guaranis tribaux et au guaraní paraguayen, se perd sans se propager.³ Ce n'est que vers la fin du XX^e siècle que nous pouvons observer la conquête de l'écriture par le guaraní tribal ⁴.

En opposition avec une opinion généralisée de nos jours ⁵, nous soutenons l'hypothèse – et essayons par la suite de la rendre probable par la documentation historique – que le guarani paraguayen ne doit pas seulement une bonne partie de son origine au castillan mais qu'il est accompagné pendant toute son histoire par cette langue. De son côté, le guarani paraguayen exerce une influence considérable sur le castillan du pays ainsi que sur les guaranis tribaux de son territoire⁶. Parallèlement à la transformation du guarani tribal en guarani paraguayen par le contact avec le castillan, le guarani paraguayen a fait naître un castillan paraguayen dont les traits guaranitiques, identifiables dans la langue moderne, accusent une individualité saillante parmi les autres variétés castillanes du Río de la Plata. Il s'agit, dans le cas du castillan paraguayen, d'une variété historiquement restreinte à la fonction de langue parlée et tenue à l'écart des textes par un castillan officiel plus proche de la norme péninsulaire. Cette existence dans les domaines de l'oral rend à peu près impossible la tâche de situer avec précision l'apparition du castillan paraguayen sur l'axe chronologique. Nous avons déjà dit que l'étude de l'histoire du castillan au Paraguay n'en est qu'à son début. Mais l'examen cursif des documents historiques accessibles du Paraguay ⁷ met déjà en évidence que l'influence du guarani n'est en aucun cas massive sur la langue castillane écrite. Quant au castillan paraguayen, ce n'est qu'au XX^e siècle, avec l'apparition de la presse, l'augmentation de la production écrite en dehors des documents officiels et la possibilité d'enregistrer des conversations parlées que l'influence du guarani sur le castillan du Paraguay devient palpable.

Deux aspects importent pour le sujet que nous traitons ici: le fait que le castillan péninsulaire s'affaiblit au cours de l'histoire (signalé par la continuation en pointillée de la ligne ininterrompue du 'castellano') parce qu'il doit céder les domaines oraux au castillan paraguayen, et l'idée que le castillan, quelle que soit sa physionomie, n'a pas cessé d'exister au cours des dernières cinq cents années dans l'histoire du Paraguay. L'influence mutuelle du guarani paraguayen et du castillan paraguayen est un processus peut-être souvent réduit dans son intensité mais néanmoins ininterrompu au cours de l'histoire. Nous pouvons nous en faire une idée grâce à quatre documents qui jalonnent le chemin parcouru par le guarani paraguayen pendant les cents ans qui s'étendent des années soixante du XVII^e jusqu'aux années soixante du XVIII^e siècle.

2. Quatre documents historiques du guarani paraguayen

2.1. Le témoignage du P. Cardiel

2.1.1. La nouvelle langue - un 'mixed code'

A une époque caractérisée par de violentes confrontations entre le Paraguay des 'encomenderos' et le Paraguay des Réductions, le Père jésuitique José Cardiel brosse en quelques lignes un portrait sarcastique de la situation linguistique du pays. Fier du guarani pur qu'on parlerait dans les réductions, Cardiel constate qu'au Paraguay civil il s'est produit un mélange entre guarani et castillan. C'est déjà un fait accompli. Ce basco-espagnol venu d'Espagne n'apprécie guère le 'langage' des 'Espagnols' nés au cœur de l'Amérique. Ils parlent une nouvelle langue, incompréhensible pour celui qui ne connaît pas à la fois l'une et l'autre des deux langues qui l'ont formée. S'il avait eu à sa disposition la terminologie moderne, Cardiel aurait classé cette nouvelle langue comme 'mixed code' vu qu'elle n'est rien d'autre que le produit d'un mélange qui est arrivé au stade d'une technique culturelle stable.

Cardiel décrit la situation linguistique telle qu'il l'a vue vers l'an 1760. Sur l'axe chronologique de la coexistence entre le castillan et le guarani, il se situe assez exactement au milieu si l'on compte comme points extrêmes l'époque des premiers contacts (début des années vingt du XVI^e siècle) et, dans notre actualité, l'an 2000. C'est en plus un moment historique qui précède de quelques années seulement un point tournant de l'évolution, l'expulsion des Jésuites en 1768.

Nous nous permettons de citer tout le passage correspondant de la *Declaración de la verdad* de José Cardiel⁸. Cardiel ne nous donne pas seulement une description du guarani paraguayen qu'il oppose au guarani jésuitique. Il anticipe aussi le jugement résolument négatif sur cette nouvelle langue qui, par rapport au guarani paraguayen, se révélera particulièrement tenace. Et, ce qui importe le plus, il nous fournit une des rares épreuves de cette langue mixte:

El lenguaje o jerigonza que a los principios sabían no es otra cosa que un agregado de solecismos y barbarismos de la lengua guaraní y castellano, como se usa en toda la gobernación del Paraguay y en la jurisdicción de las Corrientes. En una y otra ciudad, los más saben castellano, pero en las villas y en todas las poblaciones del campo, chacras y estancias no se habla ni se sabe por lo común, especialmente entre las mujeres, más que esta lengua tan corrupta [...] me fue necesario aprender ésta tan adulterada lengua para darme a

entender, porque la propia guaraní no la entendían, y menos el castellano: y así se les predicaba en su desconcertado lenguaje. Y para que se vea lo que voy diciendo, pondré un ejemplo: esta oración: “Ea, pues, cumplid los mandamientos de la ley de Dios, porque si no los cumplís, os condenaréis al infierno”, se dice en la propia lengua guaraní: “*Eneique pemboaie Tupa ñande quaita, pemboaie ey ramo, nia añaretame iquaipiramo peicomburune*”, etc. Y cómo dicen los españoles del Paraguay y Corrientes? “Neipe cumpli que los mandamientos de la ley de Dios, porque pecumplí ei ramo, peñe condenane a los infiernos”. Lo mismo si en latín dijeran: “Eia ergo, cumplite los mandamientos de la ley de Dios, porque si non cumpliveritis, vos condemnaveritis a los infiernos”. ¿Quién sino el que sabe una y otra lengua castellana y latina, podrá entender esta algarabía?

2.1.2. *Localisation spatiale*

La zone linguistique dont parle Cardiel comprend ce qu'on appelle habituellement le Paraguay Oriental moins le sud-est où s'étendent encore, jusqu'à l'expulsion des Jésuites, les fameuses Réductions. Il y ajoute, à cause de la situation linguistique identique, la juridiction de Corrientes au sud du Paraná (actuelle province du même nom de l'Argentine). C'est dans cette région, Paraguay Oriental et Corrientes, que l'on parle cette nouvelle langue. Il est évident qu'il oppose ce territoire à celui des Réductions jésuitiques qui comprend, outre les 'huit doctrines' du Paraguay Oriental, les 'quinze doctrines' situées dans l'actuelle province argentine de Misiones, mais n'inclut plus, depuis 1750, les 'sept doctrines du Tapé'. Le territoire administré par les Jésuites serait celui du vrai guaraní ("la propia lengua guaraní"), le territoire sous gouvernement civil celui de la langue corrompue. Il oppose en plus le milieu urbain, qui à cette époque se réduit aux deux villes d'Asunción et de Corrientes, où le guaraní corrompu coexiste avec le castillan, et la campagne où ce guaraní serait pour la majorité de la population la seule langue employée et connue. Tout comme l'observe Félix de Azara quarante ans plus tard,⁹ l'exclusivité du guaraní caractérise surtout les femmes.

2.1.3. *Localisation typologique*

Contrairement à B. Melià qui, dans sa reproduction d'un passage écrit par Cardiel quelques années plus tôt sur le même sujet linguistique,¹⁰ établit partout où notre auteur dit "esta lengua" l'équation 'cette langue = guaraní', nous voudrions insister sur le fait que Cardiel ne la situe pas du côté du guaraní. Il la localise plutôt dans

une zone vague intermédiaire dont la seule détermination claire est la position entre le castillan et le guarani. Cette attitude extrémiste correspond à la chaîne des caractérisations négatives avec laquelle il enferme cette nouvelle langue. C'est surtout la définition comme "agregado de solecismos y barbarismos de la lengua guaraní y castellano" qui nécessite une explication. Il semble que le jugement si sévère que Cardiel prononce sur cette nouvelle langue du Paraguay repose sur deux considérations: sur le fait que c'est une langue mixte, ce qui est déjà en soi un défaut critiquable, et sur le fait encore plus grave que les ingrédients de cette mixture ne sont pas des éléments corrects tirés de chacune des deux langues mais des erreurs. C'est ce que veulent dire 'solécismes' et 'barbarismes' et ce que soulignent les expressions *adulterado* (qui conserve en castillan le sens de 'falsifié', 'vicieux' aujourd'hui vieilli pour l'équivalent *adultéré* du français, *desconcertado* 'désordonné', 'incontrôlé' et *algarabía* qui a le sens de 'manière de parler de façon chaotique en prononçant mal les mots'. Cardiel se réfère, nous semble-t-il, à la naissance du guarani paraguayen dans des conditions que nous appellerions 'apprentissage informel ou naturel', non contrôlé par des instances normatives. C'est dans l'histoire des Abipons¹¹ de Martin Dobrizhoffer, confrère et contemporain de Cardiel, que nous trouvons une explication du phénomène auquel Cardiel fait allusion. Pour Dobrizhoffer, il existe une 'troisième' langue au Paraguay, parlée par tout le monde, appelé également guarani mais distincte du castillan et du guarani originel. Elle doit sa naissance à un double effort linguistique qui échoue sur le plan de la correction mais réussit sur le plan de la compréhension: "en el trato diario los maridos aprendieron el idioma de las esposas y viceversa, las esposas la de los maridos, pero, como suele ocurrir generalmente cuando aun en la vejez se aprende idiomas, los españoles corrompían miserablemente la lengua india y las indias la española". Voilà l'origine des solécismes et barbarismes.

2.1.4. Rapprochement au castillan

Il est essentiel, à cet égard, de se rendre compte d'un changement social et sémantique important. B. Melià rappelle que très tôt le terme d'Espagnol ne désignait plus l'appartenance à un groupe ethniquement européen mais se référait à une catégorie sociale privilégiée qui, ethniquement, se composait en majorité et avec tendance croissante de Métis. Déjà vers l'an 1575, les quelques 10.000 Métis, appelés 'mancebos de la tierra', dépassent de beaucoup les 280 'conquistadores españoles'.¹² Si le maintien collectif du castillan péninsulaire est devenu difficile en raison du petit nombre des

Espagnols d'Espagne et par le peu de contact que la Métropole entretenait avec le Paraguay, on pourrait se demander pourquoi il n'y a pas eu de retour au guarani indien non mélangé. Les auteurs de l'époque ne se posent pas la question. Convaincus de la supériorité du monde occidental et chrétien, cette idée leur aurait paru absurde. Le prestige des conquérants et l'intérêt des Métis et même des Indiens de s'approcher du monde espagnol étaient des facteurs puissants défavorables au retour au guarani tribal.

2.1.5. Analyse linguistique

Examinons maintenant de près le spécimen de cette nouvelle langue du Paraguay que nous présente Cardiel. Il est probable que l'exemple est construit et que Cardiel se plaît à exagérer l'influence du castillan. C'est ce que nous suggère le guarani paraguayen du XXI^e siècle. On ne pourra certainement pas prétendre que la langue moderne se soit libérée de l'influence du castillan, mais elle s'exprimerait avec beaucoup plus de matière autochtone: "*Nei, pejapóke Tupã ñande jára he'iva'ekue, ndapejapoirõ penehundíta añaretãme*".¹³ Le guarani moderne se contenterait, comme on voit, d'un seul hispanisme lexical: *hundi* (<*hundir*) 'perdre, détruire'. *Hundi* est complètement intégré en guarani. Le locuteur identifierait difficilement l'origine castillane de l'emprunt. Comme tant d'autres, ce verbe comble une lacune du vocabulaire. Elle s'est ouverte avec l'introduction de l'idée chrétienne de la condamnation aux flammes éternelles de l'enfer. Cette idée est aussi éloignée de la religion des Guaranis que l'acte juridique formel de la condamnation l'est de leur système de droit. Dans la sphère juridique, la langue moderne utilise l'hispanisme *condena*.¹⁴

Malgré son élaboration rhétorique, l'exemple est bien trouvé. Il montre que la structure syntaxique est essentiellement celle du guarani. Nous signalons les morphèmes grammaticaux du guarani par des majuscules et ajoutons une brève explication tout en éliminant les incohérences dont souffre la graphie de Cardiel: *NEI* (exhortatif), *PE* (marque de la 2^{ième} pers. du pluriel) *cumplí que* (paraît une erreur) *los mandamientos de la ley de Dios, porque PECumplí EY* (condition négative) *RAMO* ('si'), *PENE* (réfléchi, 'vous vous-mêmes') *condenaNE* (futur, aujourd'hui futur 'douteux') *a los infiernos*.

La conjonction *porque*, très usuelle en guarani paraguayen moderne¹⁵ et peut-être déjà à l'époque de Cardiel, joue un rôle particulier. C'est un des nombreux emprunts que fait le guarani paraguayen aux mots grammaticaux castillans. Ces outils changent profondément l'ordre linéaire dans lequel l'information grammaticale est

transmise à l’interlocuteur parce qu’ils remplacent la position postposée (après le complexe verbal) par la position initiale et donnent par là un caractère plus verbal à la subordonnée nominale du guarani. La version moderne de l’exemple de Cardiel n’a pas recours au *porque* mais se contente du *rõ* postposé. Cette conjonction ne correspond pas tout à fait au *porque* mais plutôt à un *si* conditionnel. La causalité n’est pas exprimé. On pourrait d’ailleurs imaginer très bien un *porque* précédant le complexe verbal.

Le matériel lexical provient entièrement du castillan. En outre, la plus grande partie a été emprunté en bloc: *cumplí los mandamientos / la ley de Dios / condená a los infiernos*. L’emploi isolé de *cumplí* (dans *pecumplí*) entraîne, conformément aux usages du guarani, la suppression du pronom personnel complément direct (*los*).

L’exemple de Cardiel présuppose pragmatiquement son insertion dans un sermon. Par ses caractéristiques diamésiques, il s’agit d’un texte probablement réalisé en code phonique mais organisé préalablement. C’est le prêtre Cardiel lui-même qui s’adresse aux fidèles dans un langage qui leur doit être intelligible. Il leur transmet un message qui, dans le Paraguay non jésuitique, provient d’un domaine qui ne se sert pas du guarani. Nous verrons que ce procédé de transfert (“reproduction alloglottique traditionnelle”) est habituellement choisi, dans des conditions comparables, dans le Paraguay moderne.

Contrairement aux Réductions jésuitiques, le prêche, parmi les Paraguayens, ne se faisait qu’exceptionnellement en guarani. Pour un sermon en guarani, l’orateur déchaîne l’enthousiasme du public et est applaudi par ses auditeurs.¹⁶ Malgré son inclination à la polémique contre les Jésuites, Félix de Azara a probablement raison quand il résume: “dicen los mismos indios que tuvieron pocos curas jesuitas capaces de predicar el Evangelio en guarani. Aun en el Paraguay donde cuasi no se habla sino el guaraní, solo he hallado dos eclesiásticos que se atreviesen á predicar en dicha lengua, confesando el mucho trabajo que les costaba”.¹⁷

2.2. *Le Libro de entradas y salidas de 1787/88*

Le premier document qui témoigne directement du guarani paraguayen est à notre avis ¹⁸ un fragment de douze pages d’un livre d’entrées et de sorties qui provient d’une des Réductions ex-jésuitiques, peut-être de Candelaria,¹⁹ et qui couvre les années 1787-1788. L’original se trouve dans l’Archivo Nacional de Asunción (Sección Nueva Encuadernación N°. 218-Folio 108).²⁰ Plusieurs indices nous

autorisent à ranger ce texte du côté du guarani paraguayen et non du guarani jésuitique. Nous savons qu'après la déportation des Jésuites, ce ne sont plus les Indiens qui, sous la direction des Pères religieux, tiennent ce type de registre. Le plan élaboré par le gouverneur Bucareli pour la réorganisation des Réductions confiait l'administration civile à des Espagnols ou 'criollos'. Comme la plupart de ses contemporains, Bucareli était convaincu que les Indiens n'étaient pas encore capables de gérer eux-mêmes l'économie de leurs communautés. Le deuxième indice, c'est le nom non-indien de celui qui signe comme administrateur. C'est un certain Lucas Cano. Ce n'est pas le cas, il est vrai, pour le nom de famille du co-signataire, Pasqual Araro, 'mayordomo'. Il pourrait s'agir d'un nom indien. La répartition en deux catégories des personnes qui reçoivent ou déposent des biens, signale – c'est le troisième indice – que les responsables du registre n'appartenaient pas au groupe des Indiens. C'est avec un certain mépris que les Indiens y sont présentés comme 'el yndio fulano' et qu'ils sont mentionnés souvent collectivement tandis que les Non-Indiens sont enregistrés individuellement et sont honorés par le double titre de 'Caray Don fulano' (le seigneur don Untel).²¹ Le quatrième indice c'est l'énorme quantité d'hispanismes dont le texte est truffé et qui dépasse celle des documents écrits par les Indiens à la même époque.²²

De la première à la dernière page, le texte est un mélange du guarani et du castillan. Une des raisons en est probablement que, dans l'économie des Réductions, des produits d'origine espagnole se rencontrent avec ceux qui sont de tradition autochtone. En plus, l'époque de l'isolement prend fin avec l'expulsion des Jésuites, les échanges avec le monde des 'Espagnols' s'intensifient. Le monde créole pénètre dans le territoire des Indiens.²³ L'autre raison devrait être le fait que les administrateurs laïques,²⁴ originaires des couches modestes de la société métisse paraguayenne, missionnaire ou correntine, parlaient la langue usuelle de la zone et ne disposaient que de celle-ci pour écrire, vu qu'ils étaient aussi loin du castillan des scribes officiels que du guarani jésuitique cultivé dans les Réductions. Notre texte pourrait aussi s'interpréter comme compromis linguistique conclu entre Lucas Cano, protagoniste du monde créole, et Pasqual Araro, représentant du monde indien. Quoiqu'il en soit, tout indique que ce livre d'entrées et sorties est un des premiers documents du jopara.

Son caractère de registre donne peu d'espace à la variation. La structure de l'information donnée est toujours la même. Ceci vaut aussi pour la structure linguistique. Les phrases s'organisent autour

d’un nœud verbal en guarani. Les autres constituants se formulent soit en guarani soit en castillan. Voilà quelques exemples:

- (1) 29 de Julio Oromeê 4 v[ara]s. de Lienzo grueso p.a una Mortaja; haè Oromocê abe Tataendi apitera 1 Libra de hilo de Algodon; haè Mstro. Platero Omocê 3 rreal. De Plata Vinagera Oasolda haguâma. (p. 3; à retenir la forme populaire de l’hispanisme intégré *asolda* au lieu de *solda* (<*soldar*), usuelle jusqu’à nos jours) ‘Le 29 de Juillet nous avons donné 4 aulnes de gros tissu pour un linceul; et nous avons aussi sorti 1 livre de fil de coton pour mèches de bougies; et le Maître Argentier a sorti 3 réales d’argent pour souder la grande bouteille pour le vin’.
- (2) En 22 de Marzo de 1788 Caray D.n deLacosta hegui Oroipici 10 p.[esos] 6 rreal.[es] de Plata, hae Oromoinge Al.n [=Almacen] Carameguâpe. Hae hepiramo Correx.or hae Ad.mor ndive hembiechara Oromêe y Cupe 3 Tercios de yerva Con 21 arr.[obas] 15 libras [?], y tb. [=también] al yndio Pescador de su ministro 4 onzas de hilo para Liñas de Pescar. (p. 2) ‘Le 22 mars 1788 nous avons reçu du seigneur Don de Lacosta 10 pesos et 6 réales d’argent, et nous les gardons dans la caisse du magasin. Et en échange du prix nous, le Corregidor et l’Administrateur, lui avons donné 3 tierces de yerba mate avec 24 arrobes et 15 livres; et aussi à l’Indien pêcheur pour son métier 4 onces de fil pour fils de pêche’.

Souvent, les éléments du guarani sont minoritaires quant à leur quantité. Le guarani se maintient, pourtant, dans le nœud verbal:

- (3) “En 11 de Ag.to Trinida Taba upe Oromeê 1 Limeta de Vino p.a elgasto de Las missas”
(p. 4) ‘Le 11 d’août nous avons donné pour le village de Trinidad 1 frasque de vin pour l’utiliser à la messe’.

Par le maintien du nœud verbal en guarani, les phrases de ce document accusent les mêmes caractéristiques que l’exemple donné par Cardiel. Il n’y a pas – selon les critères que nous allons développer – de ‘code switching’ mais beaucoup de ‘code mixing’ et de citations qui reproduisent des éléments originaires des domaines de la réalité que le castillan occupe traditionnellement (comme, par exemple, *para el gasto de las misas*).

2.3. Guarani et castillan dans un document juridique de 1850

2.3.1. Le texte et son entourage

Il ya un vide sans documentation ²⁵ de plus de soixante ans qui s'ouvre entre le Livre d'entrées et de sorties et le prochain témoignage du guarani paraguayen. C'est un acte juridique fait en 1850 et en 1851 (Archivo Nacional de Asunción, Sección Civil y Judicial, vol. 1392, N. 1, Año 1850), pendant la présidence ou plutôt la dictature de Carlos Antonio López. Ce dossier copieux présente un intérêt linguistique tout particulier. Il s'agit de la dénonciation d'un certain Blas, esclave mulâtre ('pardo') d'un citoyen de Caapucú, accusé d'avoir insulté le Président de la République à l'occasion d'une fête populaire. L'acte est adressé à López et le Président lui-même le renvoie au magistrat accusateur après avoir personnellement ajouté la peine que l'esclave doit subir (150 coups de fouet "bien donnés" et condamnation aux chaînes, au travail forcé dans la construction civile). Conformément à la tradition espagnole à laquelle le Paraguay indépendant n'a rien changé, le texte est rédigé en castillan. Mais les phrases insultantes incriminées, preuves du crime, sont rendues telles que l'accusé les aurait proférées, c'est à dire en guarani paraguayen. Le document reproduit trois déclarations à peu près identiques quant aux insultes, deux d'un témoin et une de trois témoins. Ces cinq individus étaient probablement des mouchards du régime, les redoutés *pyrague* "pieds velus" de López. Soulignons le fait que l'attractivité du guarani s'étend jusqu'aux esclaves et que, contrairement aux usages de l'époque coloniale, personne ne juge nécessaire de traduire les passages en guarani en castillan. De l'esclave jusqu'au Président, tout le monde comprenait le guarani. Par leurs répétitions et la syntaxe éruptive, les injures proférées par l'esclave accusent, nonobstant leur reproduction par d'autres personnes, les caractéristiques d'un authentique énoncé spontané (en code oral et phonique). L'esclave excusera, au cours de son procès, son délit par son état d'ébriété.

2.3.2. Analyse linguistique

En voilà le premier témoignage:

- (4) ha tacho, ha ña tachogue có tacho omongorre guive ñande retáme ndiporibey comercio có ña rai monda ó gobernaguive ñande reta este gobierno angagua.
'et la Barrique [surnom de López qui était assez corpulent], et le démon sorti de la barrique, depuis que la Barrique fait courir notre

pays il n'y a plus de commerce, ce fils du diable et voleur, depuis qu'il gouverne notre pays, ce gouvernement d'aujourd'hui'.

Comme dans la phrase ridiculisée par Cardiel, les hispanismes lexicaux sont nombreux (six 'types': *tacho*, *corré* infinitif – dans *omon-gorre – comercio*, *goberná* infinitif, *este*, *gobierno* substantif, et huit 'tokens' sur 23, donc un peu plus que la troisième partie) et intégrés de la même façon dans la structure grammaticale du guarani. Contrairement aux hispanismes 'religieux' dans l'exemple de Cardiel, les lexèmes castillans de l'esclave mulâtre proviennent tous des domaines 'laïques' du commerce et du gouvernement centralisé que les Espagnols ont introduits dans le monde des Indiens. Mais nous voyons aussi que l'insulte dénoncée contient, tout comme la phrase de Cardiel, des séquences en castillan qui font preuve d'une maîtrise de certaines règles combinatoires minimales de la grammaire espagnole. Les trois témoignages coïncident dans la reproduction de *este gobierno*. L'esclave aurait pu dire *có [ko] gobierno*, suivant le modèle de *có tacho*. Le deuxième et le troisième témoignage présentent en plus le syntagme *ningun* [pour *ningún*] *comercio*.²⁶ Nous interprétons ces syntagmes comme indices de la coprésence du castillan ou plutôt du castillan paraguayen à côté du guarani. Cette coprésence s'étend jusqu'à la plus basse couche sociale de la population. Et comme il est dit explicitement que l'esclave noir ne savait pas écrire, la connaissance du castillan lui est forcément venue par la voie orale. Il y avait donc dans le 'long bois' – c'est ce qui signifie le nom de la petite ville de Caapucú (qui ne dépasse aujourd'hui qu'à peine le chiffre de 2000 habitants) – des occasions d'entendre le castillan et ceci en dehors de l'église. Nous aurions d'ailleurs peu de motif de changer notre opinion si les témoignages étaient inventés par les mouchards. Ce ne seraient alors que les dénonciateurs qui sont nos témoins d'une connaissance au moins rudimentaire du castillan. Leur extraction populaire laisse peu de place au doute. L'un d'eux n'est pas plus lettré que l'esclave dénoncé (et l'on fait venir un autre citoyen pour qu'il signe à sa place), un second n'a rien entendu parce qu'il se concentrait sur son jeu de cartes et tous sont engagés dans cette fête certes bien peu bourgeoise.

2.4. *Un périodique patriotique en guarani: le Cacique Lambare (1867-68)*

2.4.1. *Le moment historique*

La Guerre de la Triple Alliance menée par le Paraguay contre le

Brésil, l'Argentine et l'Uruguay pendant cinq terribles années (1865-1870) a vu, pour la première fois après l'expérience des Réductions jésuitique, l'apparition du guarani dans l'espace public contrôlé par les autorités de l'État. Tout comme auparavant l'administration coloniale, le Paraguay indépendant avait banni le guarani de l'enseignement. Les événements dramatiques de la guerre lui frayent le chemin vers la propagande patriotique où le Cacique Lambare devient son organe principal.²⁷ Par une interprétation assez hardie de l'histoire, le cacique Lambare, chef indien pendu en 1541 par les Espagnols pour conspiration, apparaît comme personnage fictif et prête son nom à un périodique souvent satirique et parfois amer, destiné à remonter le moral de ces descendants des Espagnols et des Indiens.

2.4.2. *Interprétation linguistique*

Les douze numéros du Cacique Lambare dont nous disposons,²⁸ publiés entre le 24 juillet 1867 et le 27 février 1868, de quatre pages chacun avec trois colonnes illustrées par quelques gravures sur bois assez rustiques, constituent sans doute le corpus le plus important du guarani non indien du XIX^e siècle. Il s'agit, plus concrètement, d'une poussée vigoureuse du jopara. Les auteurs des articles, anecdotes et poésies gardent l'anonymat.²⁹ Mais il s'agit de personnes instruites. Elles citent d'un côté des auteurs grecs et Pascal, mais veillent de l'autre côté à être comprises par les soldats et le peuple. Tout indique que leur façon de s'exprimer n'est pas issue d'un langage créé pour les besoins du moment mais qu'elle repose sur une tradition déjà profondément enracinée. Seulement, pour la phase qui précède le Cacique Lambare, ce guarani est à peu près invisible pour les yeux des générations postérieures parce qu'il est oral et s'envole sans rester dans l'écrit. Sa documentation est limitée, comme nous avons vu, à quelques cas exceptionnels.

Quant aux techniques du mélange linguistique, la ressemblance entre le Cacique Lambare et les trois textes précédents est frappante. Quand le Président López dit : "las circunstancias de la guerra oexigiba al Gobierno oipyhypbo algúna medída oñedefende haguà co Paraguay" (N^o. 13, p. 2, col. 1; "les circonstances de la guerre qui exigent du Gouvernement de prendre certaines mesures pour que ce Paraguay se défende"), il emploie les mêmes procédés que le prédicateur présenté par Cardiel. Sur la base syntaxique du guarani posée par les morphèmes verbaux s'établissent des séquences entières empruntées au castillan ou calquées sur cette langue et introduites par le 'code mixing' ou par la citation qui reprend, par mots ou par blocs entiers, la phraséologie de quelque allocution tenue en castillan.

Celui qui connaît le discours politique paraguayen moderne constate avec étonnement que peu de chose a changé depuis. C’est la même prépondérance quantitative des éléments venus du castillan sur les éléments du guarani.

Vu dans sa totalité, le Cacique Lambare présente la même variation dans le dosage des éléments castillans et guaranis que les textes modernes. Même le bon Indien Lambare n’arrive pas à renoncer complètement aux ingrédients castillans. Dans son discours qui inaugure la publication, après un démarrage correct en guarani (qui reprend au début les paroles du Lambare historique), il vire vite au jopara quand il passe à l’actualité:

- (5) “Lambaré ou coàgà heibo ñande ndive: Toujépe *mundo* ñande àrí : ñande *honor*, ñande *liberta*, ñande *róga*, ñande *yby*, ñande *reco*, ña *defendéne*”
(N°. 1, p. 1, col. 2-3; nous relevons par les caractères en italique les hispanismes) ‘Maintenant, Lambare arrive pour nous dire: Que le monde [entier] vienne à nous tomber dessus; nous défendrons notre honneur, notre liberté, nos maisons, notre terre, notre manière d’être’.

Comme dans les textes oraux ou écrits du guarani paraguayen moderne, nous rencontrons dans le Cacique Lambare le cas extrême de l’emploi du castillan: la phrase ou le passage textuel complètement libre d’éléments du guarani puisque construit entièrement en castillan. Ce sont les techniques du ‘code switching’, de la conversation bilingue ou de la citation ³⁰ qui se trouvent à la base de ce mélange linguistique. Dans l’exemple suivant, nous signalons par la barre diagonale le point à partir duquel le locuteur passe du guarani au castillan (‘code switching’): “Adios che memby! / Por siempre la bendicion de Dios” (N°. 3, p. 4, col. 1; ‘Adieu mon fils! / Que la bénédiction de Dieu t’accompagne toujours!’).

Mais comme dans le jopara moderne, les textes du Cacique Lambare occupent aussi le pôle opposé, c’est à dire des phrases construites entièrement en guarani. La première phrase du premier numéro, une citation historique, est de ce type. Le signe d’interrogation renversé et situé au début de la question y est le seul tribut payé au castillan: “¿Rehechápa umi che ray reta, àmo mbya etá?” (‘As-tu vu ce pays de mes descendants, cette foule de gens?’). Les dernières phrases du dernier numéro que nous avons pu consulter, s’inscrivent dans le pôle du castillan. Le Cacique Lambare salue les héroïques habitants de Luque, une petite ville près de la capitale, “ha ipahape

hei carai ñeè me: ¡Viva la República del Paraguay! / ¡Viva el Exmo. Señor Mariscal Lopez! / ¡Viva el Ejercito de su mando! / Atras, Atras, Atras los negros del Brasil y sus aliados” (N°. 13, p. 4, col. 3; ‘et à la fin il dit en castillan...’).

2.4.3. *Le Cacique Lambare et la question du bilinguisme*

L’auteur du dernier exemple cité rend presque trop d’honneur à notre thèse de la constance historique du bilinguisme au Paraguay. Nous ne prétendons pas que toute la population du pays ait été bilingue pendant toutes les phases de son histoire. Cependant, nous soutenons qu’il y avait toujours, après la première phase de l’incompréhension verbale, des individus bilingues et qu’un bilinguisme modeste (compréhension passive) était toujours assez répandu. Quant au Cacique Lambare historique, nous ne sommes pas informés sur le degré que sa compétence en castillan a pu atteindre dans les quatre années qui séparent la fondation d’Asunción (1537) et sa mort. Mais nous savons qu’il répondait en guarani à ses accusateurs espagnols. Certains de ses frères ethniques de la deuxième moitié du XIX^e siècle se trouvèrent déjà atteints par l’engrenage de la castellanisation.³¹ Quoiqu’il en soit, la propagande patriotique aurait été sans effet si les destinataires du Cacique Lambare n’avaient pas compris ni le castillan ni le guarani paraguayen déjà transformé en jopara. Toutes les techniques du mélange de langues sont déjà à l’œuvre dans ce périodique. Si nous les analysons de plus près dans la langue actuelle, c’est parce que le guarani moderne nous offre la possibilité de comparer les textes écrits avec la langue parlée.

3. *Un regard sur le guarani jésuitique: calques, néologismes et emprunts*

3.1. *Histoire externe*

L’histoire externe du guarani jésuitique a été décrite magistralement et documentée abondamment par le P. Bartomeu Melià dans sa thèse de doctorat strasbourgeoise *La Création d’un langage chrétien dans les réductions des Guarani au Paraguay*, 1969.³² La ‘création’ de ce nouveau langage est avant tout un exemple de l’élaboration d’un corpus ou d’une codification (on pourrait dire aussi d’une ‘normativisation’) et de la normalisation très habiles ainsi que de la réussite d’une politique linguistique favorisée par des conditions extraordinaires de contrôle intellectuel, social et économique.

3.2. Histoire interne

3.2.1. Calques et néologismes autochtones

Sous l'angle de vue de l'histoire linguistique interne, ce que Melià appelle 'création' repose sur l'expression des nouveaux concepts par les propres moyens de la langue guarani. Il s'agit, principalement, ou bien d'une transformation de signes et signifiés existants ou bien de leur nouvel arrangement. Les missionnaires s'introduisent dans le guarani et saisissent des contenus traditionnels pour leur donner une interprétation chrétienne. Ainsi, pour ne rappeler que deux des exemples les plus connus, *Tupã*, dieu du tonnerre et figure subalterne dans le panthéon guarani, devient le Dieu chrétien, tout-puissant et unique. Les Guaranis ne connaissaient pas de bâtiment construit pour les dieux mais par contre des maisons communales (*oga*, forme brève: *o*). 'Église' ou 'maison de Dieu' se dira *tupão*. Ajoutons la réinterprétation du *jekoaku*, la couvade, qui devient "vigilia, cuaresma" (Restivo, *Lexicon Hispano-Guaranicum*).

Ces calques sont, évidemment, une conséquence du contact dans lequel le guarani a été mis avec le castillan ou, plutôt, avec le vocabulaire catholique international.

A ces deux stratégies linguistiques s'ajoute en troisième lieu l'emprunt direct fait par les religieux au vocabulaire catholique, version castillane. Les trois procédés se réunissent dans la trilogie de la topologie post mortem chrétienne. Pour le *paradis*, les religieux ont eu recours au changement sémantique. Le nouveau sens est greffé sur *yvága*, 'ciel' en guarani. *L'enfer* est désigné par la paraphrase *añaretã*, littéralement 'lieu du démon',³³ et le *purgatoire* – trop difficile peut-être à traduire³⁴ – reste tel qu'il est: *purgatorio*. De même *herege* 'hérétique'. La paraphrase peut donner un composé hybride: *Santo açe* 'la sainte personne', *Santos Mburuvicha* 'les trois rois mages'.

3.2.2. Présence d'emprunts non-religieux venus d'ailleurs

Mais il y a aussi, comme dans le guarani paraguayen, des emprunts faits au castillan qui se sont intégrés dans "la propia lengua guarani" sans que les Pères Jésuites aient pu intervenir. Parfois même ils luttent contre ces intrus, mais avec peu de succès. Il est en effet possible d'identifier une couche d'hispanismes adoptés très probablement avant et parallèlement à l'époque du contrôle linguistique exercé par les Jésuites.³⁵ Tant que le régime jésuitique a duré et pendant encore une génération après l'expulsion, ces hispanismes ne sont pas excessivement nombreux dans le guarani jésuitique. Ce

n'est qu'au cours du XIX^{ème} siècle qu'ils s'accumulent dans les textes et qu'on y trouve autant d'emprunts faits au castillan que dans le guarani paraguayen. Mais un certain nombre de ces *integrata* d'origine étrangère existe déjà avant 1768 dans le guarani des Réductions.

C'est ce que prouve l'examen de textes produits par deux étoiles de la culture guarani jésuitique, le P. Joseph Insaurrealde³⁶ et l'Indien Nicolas Yapuguay.³⁷ Nous y ajoutons la lecture de la synthèse de la lexicographie jésuitique, le *Lexicon Hispano-Guaranicum*.³⁸ Le Père Insaurrealde, né à Asunción où il a dû apprendre le guarani des *criollos*, passe du guarani paraguayen au guarani jésuitique, Nicolas Yapuguay du guarani tribal au guarani des Réductions et Restivo confirme l'usage.

Les trois auteurs ³⁹ attestent une couche d'hispanismes non-jésuitiques. Le critère de l'attribution à ce strate peut être, avec toutes les précautions nécessaires, d'une part l'assimilation de ces mots à la phonétique du guarani et d'autre part leur existence dans le guarani paraguayen ainsi que, souvent, dans les guaranis tribaux modernes qui se sont tenus, comme le *mbya*, hors de la portée des jésuites. Ces mots ont été intégrés probablement dans le guarani tribal avant que les Pères Jésuites n'aient réussi à isoler les Indiens du monde des *encomenderos*. Il n'est pas à exclure que certains parmi eux ont déjà été transmis par la mission franciscaine qui a précédé celle de la Compagnie. Bien que le séjour des 'Espagnols' dans les Réductions fût limité à trois jours et que le nombre des Indiens envoyés ailleurs pour les échanges commerciaux fût minime, l'isolement du monde jésuitique n'était sans doute pas assez étanche pour éviter toute infiltration de mots et de choses venus de dehors.

Exemples:⁴⁰ *cabayu* (<*caballo* 'cheval' I,R), *mburica* (<*burrica* 'ânesse, mula'; I, Y, R), *buro* (<*burro*, R), *baca* (<*vaca*, I,R), *ndovi* (<*novillo* 'jeune boeuf'; Y,R), *buey* (I, *guéi* en guarani moderne) *vecha* (<*oveja*, 'brebis', I; le guarani moderne utilise *ovecha*), *rey* (Y,I), *cabare* ('*cabra*', R), *soldados* (Y,I), *capitan* (Y), *tributo* (Y), *curuçu* (<*cruz* 'croix', Y,I,R), *coraço* ('coeur', I).

Cette liste peut être prolongée par les nombreux mots castillans pour lesquels Restivo signale l'équivalent 'idem' en guarani ⁴¹ ou bien une forme plus ou moins assimilée. Sémantiquement, il s'agit de mots non pas de la sphère religieuse mais de la vie quotidienne. Exemples: *açote* 'fouet', *lâmpara* / *rampra*, *rimá*, *rimô* < *lima*, *limón*, *merô* < *melón*, *promo* < *plomo* 'plomb', *redomon* 'cheval difficile à dompter', *sarten* 'poêle', *seda* 'soie', *siya* < *silla* 'siège',⁴² *çaçu* < *calcones*, *camisa*, *bari* < *barril*, *trigo* 'blé', *uba* 'raisin'.

De nombreux hispanismes, enfin, contredisent ouvertement la politique linguistique des Jésuites. Restivo signale lui-même de nombreux cas où les créations jésuitiques se heurtent aux hispanismes probablement déjà acceptés par les Indiens. Ainsi le castillan *açucar* devrait se traduire par *eyripia*, mais “tambien dicen *açucá*” (‘ils disent aussi ...’). Il propose pour *harpa mbaracaguaçu*, mais les Indiens disent ‘idem’ (c’est à dire *harpa*), pour *lentejas* ‘lentilles’ *cumanda miri* ‘petits haricots’, mais ils disent ‘idem’, il veut lancer pour *sombrero acângao* ‘vêtement de la tête’, mais *sombrero* est aussi en usage, etc.

3.2.3. Résumé

Nous concluons que le contact entre Jésuites et Indiens, et aussi celui entre le monde séculier et les Indiens, a produit des *integrata* lexicaux d’origine castillane dans la langue guarani. Leur nombre n’est pas négligeable. Malgré tout, cette influence est trop restreinte pour qu’on puisse parler d’un mixed code. Il n’y a pas non plus de ‘code switching’ et le ‘code mixing’ n’atteint jamais l’envergure qu’il a en guarani paraguayen.⁴³ L’insertion de passages en latin dans la liturgie – et dans le texte de Yapuguay – peut tout au plus être considérée comme citation, probablement pas toujours comprise.

4. *Guarani paraguayano et castellano paraguayano aujourd’hui*

4.1. Programme

On comprendrait mal le guarani paraguayen et le castillan paraguayen si on les réduisait à des langues mixtes. En réalité tant l’une que l’autre sont des langues mixtes qui continuent de se mélanger. C’est sous cet angle de vue que nous devons envisager les différentes techniques de la mise en contact du guarani et du castillan.

Comme pour leurs ancêtres, parler veut dire pour beaucoup de Paraguayens modernes recourir, dans un même discours, aux ressources du guarani et du castillan et de renouveler sans arrêt le mélange linguistique qui s’est déjà condensé dans le système mixte de ces deux langues.⁴⁴ La coprésence et l’interpénétration continuelle des deux langues au cours de l’histoire paraguayenne ont conduit à un nombre considérable de possibilités expressives. Elles nous sont déjà connues. Techniquement, il n’y a pas d’innovation depuis le Cacique Lambare. Reste à systématiser ces procédés à l’aide du matériel linguistique incomparablement plus riche pour l’actualité que pour le passé.

4.2. Attitude des locuteurs

Ces procédés sont souvent mal vus par les locuteurs eux-mêmes. La question de notre *Atlas Lingüístico Guaraní-Románico. Sociología* sur le type de guarani qu'ils parlent, a régulièrement déclenché chez les témoins une autocritique sévère. Ils comparent leur guarani avec un plat mixte, typique de la cuisine nationale, le *jopara* (*yopará* dans l'écriture hispanisante). C'est le terme le plus populaire pour le guarani paraguayen. D'autres disent *mbaipy* (polenta), 'guaraní malhablado', 'guaraní falso' etc. Il existe un véritable malaise linguistique duquel beaucoup aimeraient sortir. Ceci n'empêche pas de nombreux Paraguayens de critiquer durement le guarani de leurs voisins de la province argentine de Corrientes: "Ellos son diferentes de nosotros, mezclan totalmente con el castellano" (ALGR-S I, p. 205). Et, contradiction curieuse, priés d'indiquer la région du Paraguay où se parle le meilleur guarani, beaucoup nommaient, sans hésiter, leur propre localité.⁴⁵ La conscience de parler un castillan également influencé par le guarani⁴⁶ est nettement moins développée. Il est à supposer que le grand prestige dont jouit celui qui parle le castillan, empêche toute recherche postérieure d'éventuels ingrédients alloglottiques. Comme ce n'est pas l'attitude des locuteurs qui nous occupe ici mais les conséquences linguistiques du contact des deux langues, nous abandonnons pour l'instant les aspects métalinguistiques et passons à la classification de ces conséquences. Ceci est d'autant plus nécessaire que les locuteurs eux-mêmes désignent deux choses par le même terme. Parler 'guaraniete' veut dire pour eux: 1. ne parler, dans un acte de communication, que guarani (nous dirions, sans 'code switching', 'code mixing', etc.); 2. parler un guarani pur, c'est à dire sans éléments du castillan (pas de mixed code).

4.3. Classification

La classification suivante des techniques linguistiques employées pour mettre en contact le guarani et le castillan ne sera certainement pas complète. Mais elle comprend au moins les cas qui sont les plus fréquents dans les textes historiques comme dans la langue actuelle. Les exemples modernes sont tirés en premier lieu de trois textes:

1. *ALGR-S, vol. I Comentarios* (corpus des réponses des témoins en guarani, avec traduction au castillan);
2. Comité Nacional de rescate y difusión de la Historia Campesina

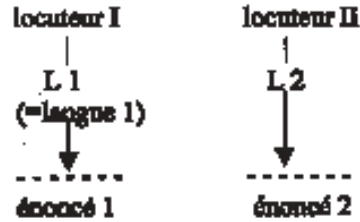
(1992), *Kokueguarã rembiasa. Experiencias campesinas. Ligas Agrarias Cristianas 1960-1980*, Asunción, Tomo III - Misiones y Paraguari (corpus d'entrevues en guarani de paysans persécutés par la dictature, avec traduction au castillan; abrégé comme *Kokueguarã rembiasa*);

3. Misión Nuevas Tribus (1999), *Tesãi Rape. Educación Sanitaria*, Asunción (manuel illustré destiné à la population rurale, écrit en un guarani usuel et accessible; abrégé comme *Tesãi Rape*).

4.3.1. Schéma des conséquences contactuels

A. Phénomène identifiable dans les énoncés de deux locuteurs

1. conversation bilingue

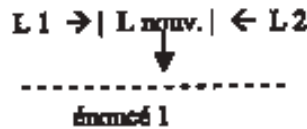


B. Phénomène identifiable dans l'énoncé d'un locuteur

2. citation alloglottique (ou reproduction d'un énoncé d'un autre ou d'un autre énoncé formulé dans l'autre langue)



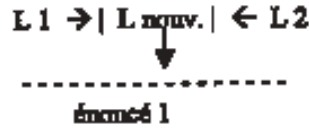
3. code-switching (avec passage marqué de L 1 à L 2)



4. code-mixing (emploi occasionnel d'éléments de L 2 dans un énoncé de L 1)



5. mixed code
(création d'une nouvelle
langue par la combinaison
de deux ou plusieurs
langues)



6. emploi de formes intégrées
provenant d'une autre
langue



4.2.2. Exemples

La CONVERSATION BILINGUE qui présuppose une connaissance suffisante de la langue de l'interlocuteur, est fréquemment imposée par les Paraguayens qui refusent, par politesse ou par méfiance, de reconnaître un inconnu comme membre de leur groupe. Comme dans le cas suivant où l'enquêteur de notre atlas s'adresse en guarani à un locuteur et reçoit une réponse en castillan:

- (6) Moõpa oñeñe'ẽ porãve guarani? – En la campaña. En Villarrica tienen una tonada (ALGR-S, I, p. 158) 'Où parle-t-on le meilleur guarani?'

Ou bien, cas également fréquent, on s'adresse en castillan à un locuteur et celui-ci répond en guarani parce qu'il n'a qu'une connaissance passive du castillan.

La CITATION (qui n'intéresse ici, évidemment, que si elle reproduit un énoncé formulé dans l'autre langue) joue un rôle tout particulier parmi les conséquences du contact linguistique. On peut distinguer les cas suivants:

- a) reproduction d'un énoncé qui provient d'une source individualisée. La presse populaire en fournit des exemples:
- (7) La poli ocalculá que hubo algún ñeme'ẽ vai de vuelto.
(*El Deportivo Popular*, Asunción, 6 sept. 2004, p. 4) 'La police suppose qu'il s'agissait d'une répétition d'une mauvaise conversation', c'est à dire d'une vengeance).
- b) reproduction d'un énoncé qui est caractéristique d'un groupe social que le locuteur pourrait individualiser. Exemples:

- (8) Ha’ekuéra ñañembo’e “*cada uno para sí y Dios para todos*” (Kokueguarã rembiasa, p. 86) ‘Eux [les instituteurs des écoles de l’État] nous enseignent ...’.
- (9) Nde reguahehápe “*qué dice, señora*” he’i, nde’iri ndéve “Mba’épa remandami” (ALGR-S, p. 110 ; ‘On ne te dit pas [en guarani]: “Qu’est-ce qu’il vous faudrait?”) Partout où tu vas, on te dit [en castillan]: “Qu’est-ce que vous désirez, madame?”’.
- c) reproduction d’un énoncé qui est caractéristique de la culture dont l’autre langue est la représentation. Exemples:
- (10) Nueve persona roho otra compañíape rojapo *curso sobre el Plan de Dios*, rombojovake la *Plan de Dios* ha la *plan de los hombres* (Kokueguarã rembiasa, p. 24) ‘Nous étions neuf personnes qui allaient à un autre village pour y faire un cours sur le plan de Dieu, nous avons comparé ce plan de Dieu avec le plan des hommes’.
- (11) Rodescubriva’e *kue Padre Eterno* ha’eha *lleno de amor*, ita’yra *Jesucristo lleno de sacrificio*, ha la *Espíritu Santo lleno de generosidad* (Kokueguarã rembiasa, p. 50; cette phrase rappelle celle de Cardiel) ‘Nous avons découvert que le Père Éternel est plein d’amour, son fils Jésus Christ plein de sacrifice et le Saint Esprit plein de générosité’..
- (12) Reguereko ramo reloj, eipapa *el número de respiraciones en un minuto* (Tesãi Rape, p. 45) ‘Si tu as une montre, regarde le nombre de respirations par minute’.
- (13) “Por ejemplo, oĩ pe *primera lengua* ha la *segunda lengua*, o *lengua materna* ha *segunda lengua*. *Lengua matérnape* orémi rokorrehi kastellánope ha *segunda lengua* katu la guarani” (ALGR-S, p. 52) ‘On a, par exemple, la première langue et la seconde. Ce qui se dit dans la première langue nous le corrigeons en castillan et ce qui se dit dans la deuxième langue, en guarani’.

La distinction entre le type b) et c) est peut-être artificielle. Ce qui importe ici, c’est que les passages relevés en cursive reproduisent ce que les locuteurs ont appris de représentants d’un milieu qui s’exprime habituellement dans l’autre langue, en ce cas-là en castillan. Ce sont, dans l’exemple (10), les curés qui organisent des cours pour les paysans, dans l’exemple (12), les médecins de formation académique qui s’expriment ainsi, et dans l’exemple (13), les représentants du Ministère d’Éducation et de Culture qui ont introduit ces termes. Les exemples historiques cités plus haut nous montrent que cette technique de mélange linguistique connaît déjà une longue tradition.

Il y a une différence importante entre cette façon de citer, d'une part, et le 'code switching' et le 'code mixing' que nous traiterons par la suite, d'autre part: à savoir le caractère usuel, collectivement habituel ou normal des contenus de ces citations. Nous proposons pour ce type de citation le terme de 'reproduction traditionnelle de segments du monde exprimés alloglottiquement', plus brièvement: 'reproduction alloglottique traditionnelle'. Le 'code switching' et le 'code mixing' sont envisagés depuis le bilinguisme individuel et depuis le système de la langue. La reproduction alloglottique traditionnelle, par contre, implique la perspective de la diglossie, celle de la norme linguistique (au sens qu'Eugenio Coseriu a donné à ce terme) et celle de la référence au monde des choses. Nous pouvons considérer la reproduction alloglottique traditionnelle comme la réunion dans l'acte de parler de ce qui est séparé, dans la vie des Paraguayens, dans des domaines occupés par le castillan ou par le guarani.

Le CODE SWITCHING est fréquent chez les Paraguayens qui maîtrisent de façon équilibrée les deux langues, comme la plupart des instituteurs questionnés pour notre atlas. Dans la réalité du discours, l'identification de ce type n'est pas toujours facile. Le 'code switching' dépend de l'intention du locuteur et celle-ci ne peut-être reconnue que par des indices. Partons de cas clairs, du passage du guarani au castillan (14), du castillan au guarani (15) et du passage multiple qui est très fréquent (ex. 16; castellano → guarani → castellano → guarani → castellano). Nous marquons par une double barre oblique le point où change le code:

- (14) [...] ojapo primero ha segundo grado, ifirma ojapomi ha upéantema.// Es muy triste no leer, no saber firmar
(ALGR-S, p. 25) 'ils [les élèves] font le premier et le second cours, apprennent tout juste à écrire leur signature et voilà, c'est tout. C'est bien triste de ne pas lire, de ne pas savoir signer'.
- (15) Antes se creía que el guaraní era denigrante, ahora nomás se le da mucha importancia,// entonces tou peteĩ resolución, peteĩ reglaménto
(ALGR-S, p. 52) 'et alors que vienne une résolution, un règlement'.
- (16) El rendimiento del guaranihablante es excelente,// upéa la ore satisfacción, péro upe peve, porque hi'áche amo hu'áme ndohayhúí la guarani avave. La ore satisfacción //en cada entrevista, en cada encuentro de los guaranihablantes es satisfactorio excelente,// péro upévarente ore ndohorói moöve.// Los niños se expresan espontáneamente [...]
(ALGR-S, p. 59 et suiv.) trad. des passages en guarani: 'ceci est notre satisfaction, mais seulement jusqu'ici parce que nous croyons qu'au fond, personne n'aime le guarani. Notre satisfaction ...mais rien que cela. Avec cela nous n'allons nulle part'.

Étant donné que le guarani paraguayen, et de manière plus réduite le castillan paraguayen également, est plein d'éléments de l'autre langue (voir plus bas mixed code), nous proposons de ne parler de code-switching que dans le cas où trois conditions sont remplies: a) il ne s'agit pas d'une citation mais d'une construction libre, b) le locuteur change de code grammatical et, c), la structure grammaticale est propositionnelle. Sous ces conditions, l'exemple suivant ne relève pas du 'code switching' parce que, malgré la forte présence de mots castillans dans la deuxième partie de la deuxième phrase, le verbe (en lettre grasse) est du guarani:

- (17) Ko'ápe ojepuru pe jopara. Ojepuruve la guarani, pero siempre oĩ algunas palabras en castellano
(ALGR-S, p. 153) 'Ici on parle le yopará. On emploie davantage le guarani, mais il y a toujours quelques mots en castillan.

Le locuteur illustre, d'ailleurs, son opinion et notre thèse par le choix de ses mots (en guarani et en castillan) et des règles grammaticales (en guarani). L'exemple (18) montre en outre que l'identification, sur la chaîne linéaire, du point tournant n'est souvent possible pour l'auditeur qu'après coup. Il aurait pu pensé, en écoutant la séquence *pero siempre* que le locuteur voulait changer de code. Mais le verbe *oĩ* lui dit que non.

En accord avec nos critères, l'exemple suivant n'est pas non plus un cas de 'code switching' mais de 'code mixing' et de citation:

- (18) - Ha nemandu'ápa umi tema pe curso rupi ñguare.
- Sobre todo la educación, ha avei pe derecho de la persona, dignidad de la persona humana
(Kokueguarã rembiosa, p. 59) '-Et tu te rappelles un thème traité dans ces cours-là? – Surtout l'éducation et aussi les droits de la personne, la dignité de la personne humaine'.

On peut parler de CODE GLIDING dans les cas où une accumulation d'éléments de l'autre langue ('code mixing') précède le 'code switching'.
Exemple:

- (19) Ha mba'embo, iporã la ñane idioma, péro lástima la ndoservirí, // como idioma no es tan primordial
(ALGR-S, I, p. 23; en lettre cursive les hispanismes du code-mixing; *la* et *servi* < *servir* sont déjà intégrés en guarani et ne comptent plus comme hispanismes empruntés, voir plus bas) 'Je ne sais pas ce qu'on pourrait dire là-dessus. Notre langue est belle, mais c'est dommage qu'elle ne serve pas à grand-chose, comme langue elle n'est pas si importante'.

Quant au CODE MIXING, nous ajoutons à la définition donnée plus haut que les éléments provenant de l'autre langue peuvent être des signes isolés (comme *idioma* et *lástima* dans l'exemple précédent), combinés (à l'exclusion des structures propositionnelles) et même des règles grammaticales. L'essentiel, c'est que leur emploi soit occasionnel, non usuel. Si l'usage devient collectif et que l'élément soit court, il y a de fortes chances pour que les éléments en question appartiennent déjà comme *integrata* à la langue L1. Il s'agira alors du type 6 qui contribue à constituer le mixed code. Exemple de 'code mixing' à signes combinés:

- (20) Los Halcones no perdonái afrenta tuja ante Ysateño
(Diario Popular, 29 VIII 1995, p. 12) 'Les Faucons ne pardonnent pas la vieille honte devant Ysateño', il s'agit de deux clubs de football.

À l'exception de *tuja* 'vieux' et *Ysa = Ysau* dans le gentilé hybride *Ysateño* 'ceux d'Ysau' (nom d'un quartier d'Asunción), tous les autres mots sont du castillan, même la négation *no*. Si celle-ci était attachée au verbe, elle formerait avec le *-i* final la négation correcte du guarani qui se compose d'un premier élément en *nd* devant un verbe à sons oraux et en *n* devant un verbe à élément nasal (c'est le *n* en *perdona*). Le *o* est le morphème de la troisième personne. Malgré cette agglomération d'hispanismes, il s'agit d'une phrase en guarani paraguayen. *Perdona* est un hispanisme déjà intégré en guarani paraguayen, les autres mots sont des emprunts occasionnels. L'exemple suivant illustre le 'code mixing' dans une phrase du castillan paraguayen:

- (21) Apresaron a un paysero monda
(Diario Popular, 29 VIII 1995, p. 3) 'On a arrêté un fameux curé voleur'.

Dans l'exemple suivant (22), tous les mots sont du castillan. Nous le classons comme cas de 'code mixing' en castillan paraguayen. En outre, c'est un exemple de plus de la conversation bilingue. Le locuteur, guaraniphone en premier lieu, fait visiblement un effort pour s'exprimer en castillan. Il est vrai que la structure grammaticale de l'énoncé qu'il produit est calquée sur le guarani (ce qui rend la phrase incompréhensible à un hispanophone qui ne connaît pas le guarani). Il ne s'agit pourtant pas de 'code switching' parce que la structure sous-jacente est pour ainsi dire nue. Elle ne se matérialise pas dans un verbe ou un mot guarani à valeur copulative:

- (22) – Eremína chéve, ndépa, ojuhúva ndéve kóa, remano'aguimaparaka'e
(ALGR, CL 1, CbGIIIm) '(Dites-moi, s'il vous plaît, vous avez déjà été une fois en danger de mort?) - Ningún momento, no, yo siempre mi espíritu grande'.

Le témoin, un homme âgé du groupe socioculturellement bas d'Asunción, voulait dire quelque chose comme "Nunca, no, siempre he tenido coraje" ('Non, jamais, j'ai toujours été courageux'). Il a traduit littéralement du guarani "Nahániri, araka'eve. Che, tapiaite, chepy'a guasu". Le premier syntagme (*ningún momento*), relève des *integrata* en guarani paraguayano, le reste nous paraît emploi occasionnel.

En raison des innombrables éléments de l'autre langue qui ont été intégrés dans le répertoire au cours des presque cinq cents ans de coexistence, le guarani paraguayano et le castillan paraguayano sont, évidemment, des MIXED CODES. Il n'est pas difficile de trouver, surtout en guarani paraguayano, des énoncés dans lesquels la plupart des mots viennent historiquement du castillan mais sont intégrés dans le système du guarani:

- (23) Oje'e que más o menos 95 por ciento de la gente campáñape ogueroko amibas
(Tesãi Rape, p. 104 ; en cursive les mots en castillan) 'On dit que plus ou moins 95 pour cent des gens à la campagne ont des amibes'.

Il y a de nombreux champs sémantiques en guarani paraguayano où la majorité des lexèmes est d'origine castillane. Voici quelques exemples glanés dans nos trois corpus principaux pour les termes de la parenté¹ donc pour un champ qu'on doit localiser dans le centre du vocabulaire usuel:

Kokueguarã rembiosa: ifamiliakuéra (p. 10, 'famille' et 'enfants'), *padre de familia* (passim), *compadre* (p. 10), *hermanakuéra* (p. 11, 'les religieuses' et 'les soeurs'), *isuegro* (p. 13, 'son beau-père'), *pariente* (p. 15), *che mamá hermano* (p. 15; 'le frère de ma maman'), etc.

Tesãi Rape: 'bebé' (p. 7), *hermanita* (p. 122), *abuela, papá ha mamá* (p. 122)

ALGR-S: *padre de familia* (p. 33), *che nietakuéra* (p. 38 'mes nièces'), *che tia* (p. 39 'ma tante'), *la ñane famíliape* (p. 66 'dans notre famille'), *che ermanokuérandi* (p. 266 'avec mes frères'), *che tíandi* (p. 278 'avec ma tante'), *che ermánandi* (p. 282 'avec mes soeurs'), *che tíondi* (p. 283 'avec mon oncle'), *che kompárendi* (p. 284 'avec mon compère'), *che primokuérandi* (p. 284 'avec mes cousins'), etc.

La phrase suivante combine des hispanismes antiques (en italiques) que nous avons déjà vus dans le guarani jésuitique, avec des *integrata* plus récents (en petit majuscule):

- (24) *Ko comunidad ojejapo OJERRESOLVE haḡua PROBLEMA ECONÓMICO, oñea-guanta haḡua upe. Por ejemplo vaca, kavaju, buey, arado, carreta ha producto agrícola ojeguerekóva*
(Kokueguarã rembiosa p. 89) ‘Cette communauté travaillait pour résoudre le problème économique, pour survivre à cette époque. Par exemple les vaches, chevaux, boeufs, charrues, chars et les produits agricoles, tout était en commun’.

Les chiffres à partir de cinq, les noms des jours de la semaine, les noms des mois sont traditionnellement empruntés au castillan. De même des adverbess temporels comme *kada día* (souvent *kadaldía*), *primera vez*, des adverbess locaux comme *otro lado*, ou des quantificateurs ou pronoms comme *cada vez*, *unos cuantos*, *entéro* (‘tous’), *otro*. Les mots grammaticaux empruntés ne manquent pas non plus: *pórke* (= porque ‘pourque, parce que’), *pono* (=para no), *máke* (= más que ‘mais, seulement’), *péro*, *ni*, *sólo*. Ce qui est important à retenir c’est le fait que beaucoup des ces hispanismes changent de sens ou de fonction en guarani. Ainsi

- (25) *Ore compañiape oĩvae’kue 105 juventu*
(Kokueguarã rembiosa, p. 85) ‘Dans notre, il y avait 105 jeunes’ (et non pas ‘jeunesse’ comme en castillan).
- (26) *Cherehe he’i lo karai: - Iletrado, ojararra la plata ha okañy*
(Kokueguarã rembiosa, p. 36; à l’origine *letrado* était ‘alphabétisé, cultivé’. ‘Ces messieurs disaient de moi: - Il est rusé, il a pris l’argent et a disparu’).

La dernière citation contient le cas très intéressant du changement de fonction qu’ont subi les articles définis castillans *lo* (< *los*) et *la* en guarani. Dans notre exemple, ils indiquent respectivement le pluriel et le singulier. L’exemple (1) signale que ceci se fait sans tenir compte du genre grammatical, qui est une catégorie cryptique en guarani: *la plan* (*el plan* en castillan). En réalité, la fonction de *lo* et *la* en guarani est plus compliquée.⁴⁸

Mentionnons aussi les hispanismes phonétiques du guarani paraguayen qui sont relativement nombreux. Récemment, une publication du Ministère d’Éducation et de Culture du Paraguay a déclenché une violente polémique sur la légitimité d’admettre les graphèmes et les sons correspondants de la palatale latérale [ʎ] <ll>, du [d] et du [f]. Ces trois lettres et sons apparaissent dans beaucoup de mots d’origine castillane bien intégrés, par exemple dans *demokrásia*, *galléta* (une espèce de biscotte sèche), *fifi* (‘élégant’) et tous réunis dans des mots bien populaires comme *fallado* (*ifalladopa* ‘il est totalement foutu’).⁴⁹

Les guaranimes lexicaux du castillan paraguayen sont beaucoup moins nombreux. Citons, comme exemples, des termes culinaires comme *avati* (mais), *caá* (< *ka'a* 'yerba mate'), *soó poi* (< *so'o po'i* 'viande hachée') ou des désignations traditionnelles comme le *pynandi* ('le va nu-pieds', 'paysan pauvre') ou les personnages de la mythologie indigène comme *yasiyateré* (un esprit sous forme d'un enfant blond). Ce qui frappe beaucoup plus l'observateur, ce sont les structures grammaticales transférés du guarani au castillan. Une phrase comme:

(27) *Ella es para mi mujer* (entendu à Asunción)

laisse l'étranger hispanophone perplexe. Il comprend tous les mots et pourrait supposer que le pronom sujet se réfère à une chose, par exemple à une robe (*ropa*). Cet emploi serait inhabituel en castillan. En réalité, le locuteur veut dire: "Ella es mi futura esposa", traduisant le suffixe du future *-rã* du guarani par le *para* du castillan. Jusque dans les textes écrits l'on trouve des erreurs de nombre et de genre motivées par le guarani où ces catégories sont facultatives:

(28) *El poroto es una leguminosas muy nutritivas, que en el campo es considerado como rubro de subsistencia*
(ABC-Color, 30 VIII 1995, p. 9; c'est un des grands journaux de la).

La partie grammaticale de notre ALGR fait apparaître beaucoup d'insécurité par rapport au régime prépositionnel, à l'usage des pronoms compléments de la troisième personne et des articles définis. Beaucoup de témoins acceptent des constructions comme:

(29) *La maestra le quiere a ellos* ('leísmo' généralisé)

(30) *Celestina y Libornia es muy gracioso* (nombre et genre)

(31) *Me voy en Asunción* (à la place de *a Asunción*)

(32) *Perro enfermo me mordió en mi pierna* (manque d'article, préposition *en* après *morder*).

L'oreille attentive du visiteur étranger percevra sans problème des sons surprenants dans le castillan paraguayen. Dans un syntagme comme *este hombre* on entendra souvent le coup de glotte avant les deux premières voyelles. C'est le 'puso' du guarani. Le labiodental [v] remplace régulièrement le bilabial occlusif [b] ou fricatif [β] du castillan péninsulaire.⁵⁰ La prononciation prénasalisée de [b], [d] et [g] est fréquente: [mbom'bones, 'ndama, ngaran'tia]. Tout ceci correspond aux habitudes articulatoires du guarani.

Comme la totalité de ces formes intégrées, qu'il s'agisse de mots ou de structures, représente aussi, si on les considère une par une, notre sixième type ("emploi de formes intégrées provenant de l'autre langue"), il est superflu de citer d'autres exemples.

5. Conclusion

L'identification des Paraguayens avec et à travers le guarani est traditionnelle: "como buen paraguayo ñaña'ẽmbaiteva'erã guaraníme" (ALGR-S, I, p. 174; "en bons Paraguayens nous devons tous parler le guarani"), disait un de nos témoins, tout en commençant en castillan sa plaidoirie pour le guarani. Et nous avons vu que dès le début du contact le peuple préfère s'exprimer et que l'on s'adresse à lui en guarani. Notre ALGR-S (I, p. 233-237) confirme que le guarani reste, pour la majorité de la population et ceci même à Asunción, la première langue apprise, donc la langue maternelle. L'utilité du castillan est traditionnellement définie comme complémentaire: "Iporã la castellano aha'arõ otro tetãme oservíta cheve upépe ñuarã añekomunika haña" (ALGR-S I, p. 95; 'C'est bien aussi le castillan, si je vais à un autre pays il va me servir là pour me faire comprendre'). Cette division du travail se répète à l'intérieur du pays et a conduit à une impressionnante scission diglossique de la vie des Paraguayens. Le guarani sert de véhicule à la communication dans les relations de proximité et pour les sujets quotidiens. C'est par le guarani que s'exprime la solidarité, souvent dans le mode humoristique. Le castillan est secondaire pour la majorité de la population mais de haut prestige. Il occupe les domaines cultivés par les 'karai' (seigneurs), les membres des classes sociales supérieures, les spécialistes des techniques et du savoir modernes. Cette constellation est stable depuis l'époque de la conquête. L'éducation bilingue prescrite par la Constitution de 1992 et entamée actuellement dans les écoles du Paraguay essaie d'ouvrir les domaines de haut prestige au guarani.

Est stable aussi, dans la perspective diachronique, le flux abondant d'éléments du castillan en direction du guarani. Par rapport à la masse des éléments importés et intégrés, l'influence du guarani sur le castillan paraguayen paraît moindre et plus cachée. Elle se manifeste plus par des structures que par des mots.

On constate, finalement, une stabilité historique dans l'application des techniques contactuelles. Le 'code switching', le 'code mixing', la conversation bilingue et surtout la citation avec le sous-type de la reproduction alloglottique traditionnelle sont certainement plus vieux que leurs premières attestations écrites. Ces techniques qui témoignent du

mélange continu de ces deux langues déjà mixtes et de l'existence d'un bilinguisme au moins minimal, inquiètent les locuteurs du guarani. Pour eux, le jopara est la preuve d'une faiblesse, d'une labilité expressive, de leur incapacité de s'en tenir au seul guarani quand il s'agit de former des phrases. "Guarani jopara, eñe'ẽ guaraníme ha upéi ndereikuáai mba'ei-cha oje'e guaraníme ha rekompleta kastellánope" disait un de nos témoins (ALGR-S I, p. 152; 'Guarani jopara, ça veut dire que tu parles en guarani et après, quand tu ne sais plus comment ça se dit en guarani, tu complètes en castillan'). Cette lacune expressive n'est pas forcément une ignorance individuelle. Elle signale plutôt la séparation diglossique des domaines de la vie paraguayenne. Par le travail de groupes différents de la société, chacune des deux langues possède son centre de gravité spécifique. Là, le degré d'élaboration est élevé tandis qu'il est bas dans le centre adjugé à l'autre langue. Pour les domaines qui touchent la vie quotidienne comme l'éducation formelle, la religion, la politique, certaines techniques d'application pratique et la médecine, les locuteurs du guarani – et c'est la majorité des Paraguayens – sont au courant du fait que l'élaboration en castillan y est supérieure. Ils n'hésitent pas à la mettre à profit quand le sujet de la conversation se tourne vers ces domaines. De la même façon l'homme politique, quand il veut capter la bienveillance des électeurs, passe au guarani pour mobiliser la solidarité et produit une espèce de jopara sur base castillane. Le jopara, considéré sur le plan de la parole, est donc la réunion dans le discours de ce qui est séparé dans les domaines de la réalité paraguayenne. Le mot, d'ailleurs, ne signifie pas seulement 'mélange' mais aussi 'union'. Parmi les différentes techniques de la mise en contact des deux langues, c'est en premier lieu la reproduction alloglottique traditionnelle qui correspond à la situation particulière de la société paraguayenne. Le 'code switching' et le 'code mixing' sont neutres par rapport au statut des deux langues. La conversation bilingue extériorise dans la personne du locuteur et dans celle de l'interlocuteur la dualité linguistique de la société. La citation et surtout la reproduction alloglottique traditionnelle intériorisent la séparation diglossique dans le comportement linguistique d'une seule personne. La reproduction signale en même temps l'inégalité des deux langues liées aux domaines. Le locuteur n'est pas productif dans le domaine dont il ne peut que citer les produits de l'élaboration. C'est ce qui cause son malaise quand il y pense. Mais dans la vie quotidienne et pratique il arrive quand même au but de toute communication: il se fait comprendre. On peut aussi considérer le jopara comme victoire toujours renouvelée sur la segmentation linguistique.

Harald Thun

Adresse de l'auteur:

Université de Kiel, Allemagne thun-office@romanistik.uni-kiel.de

Note

¹ Sélectivement; voir Thun (2000).

² L'Archivo Histórico Nacional de Madrid, Clero Jesuitas legajo 120, possède sept cartes en guarani, avec traduction en castillan, écrites en 1753 par les caciques des sept villages du côté gauche de l'Uruguay pour protester contre l'échange de leur Réductions contre le port et la forteresse Colonia del Sacramento comme le prévoyait le Traité de Madrid conclu en 1750 entre l'Espagne et le Portugal. B. Melià (<http://www2.uhora.com.py/correo30-11-2002/articulos/nro2.htm>) mentionne dix autres textes composés en guarani ou contenant des passages en cette langue, conservés dans l'Archivo Nacional de Asunción. Ces textes ont été écrits entre 1783 et 1850, donc après la déportation des Jésuites qui a eu lieu en 1768. Nous utiliserons plus loin un texte de 1787/88 et un autre de 1850 qui n'appartiennent pas au corpus des textes écrits par des Indiens mais sont du monde des 'Espagnols'.

³ Les Indiens 'misioneros' qui accompagnent en 1828 le général uruguayen Rivera dans son pays après l'échec de la conquête des Missions jésuitiques du Rio Grande do Sul, maintiennent encore une correspondance en guarani. Voir Padrón Favre (1996), et Thun (1994).

⁴ Par exemple par les Mbya. Voir notre article mentionné dans la note 1.

⁵ "No hay ningún fundamento lingüístico para suponer que los mestizos serán bilingües", écrit récemment Melià (2004), excluant ainsi toute possibilité d'une compétence linguistique au-dessous du bilinguisme et passant sous silence le témoignage des Jésuites qui, comme Peramás (1732-1793), assurent que les gens d'Asunción, "aunque hablan el español, prefieren se les hable en guaraní" (Peramás, éd. 1946).

⁶ Le guarani paraguayen qui jouit d'un certain prestige auprès des Indiens désireux de s'approcher de la société paraguayenne, sert de pépinière aux hispanismes qu'il acclimate à sa phonétique et à ses structures grammaticales et sémantiques avant de les transmettre aux langues des Indiens. Il contribue de cette façon massivement au nivellement des guaranis tribaux. Voir Thun (2005a).

⁷ Pour le XVI^e siècle nous disposons maintenant des *Actas Capitulares y Documentos del Cabildo de Asunción del Paraguay: siglo XVI / investigación y recopilación* Roberto Quevedo, Margarita Durán y Alberto Duarte, Asunción 2001. Nous avons en outre analysé de nombreux documents inédits de L'Archivo Nacional de Asunción appartenants aux siècles suivants.

⁸ Publié en 1900 à Buenos Aires par le Père Pablo Hernández; nous citons ici d'après Melià (1992).

⁹ Félix de Azara (1847: vol. I, p. 298).

¹⁰ Tiré de Furlong (1953 : 224); Melià (1992: 60).

¹¹ Dobrizhoffer (1783). Nous citons ici d'après Melià (1992: 60), de la traduction espagnole.

¹² Voir Cardozo (1998), p.46. L'impossibilité d'exclure les Métis des fonctions prestigieuses est reconnue assez tôt par la couronne espagnole. Un décret royal du 31 août 1588 admet les Métis à la fonction de prêtres et les Métisses paraguayennes à celle de religieuses. Le même auteur nous rappelle que "pocos Españoles vinieron al Paraguay después de la última armada del adelantado Ortíz de Zárate [1575]. Los 'mancebos de la tierra' nacidos durante el siglo XVI constituyeron el plantel principal de la población paraguaya a todo lo largo de nuestra historia", op. cit., p. 47.

¹³ Version proposée par mon collègue Martín Ramírez Machuca, bilingue castillan-guarani.

¹⁴ Les dictionnaires du guarani moderne, caractérisés presque tous par des intentions puristes, ont beaucoup de mal à trouver un équivalent de *condenar*. Krivoshein de Canese & Acosta Alcaraz (1997), proposent *mbovai* qui signifie plutôt “reprocher, enlaidir”, et *mbopaga angaipa*, littéralement “faire payer le crime”. *Paga est*, évidemment, un hispanisme (<*pagar*). Ils n’oublient pas le terme chrétien *condenar al infierno - mondo añaretâme*, litt. ‘envoyer au lieu du diable’.

¹⁵ Citons, à titre d’exemple, une des nombreuses attestations de notre ALGR-S. Interrogé sur l’importance de l’enseignement du castillan pour le Paraguay, l’un des témoins répond: “Iporã avei, porque ñasêramo otro tetâme ñaikotevê ai” - “Está bien también porque si salimos para otro país lo necesitamos también” (Thun et alii 2002, t. I Comentarios: 96).

¹⁶ Comme il arriva au père Roque de Rivas selon le témoignage de Peramás (1793: 46).

¹⁷ Félix de Azara (1847), vol. I, p. 18.

¹⁸ Texte inclu dans la liste établie par B. Melià, voir note 2. L’importance de ce document pour l’histoire du guarani paraguayen – et non pour celle du guarani jésuitique – n’a pas encore été signalée. Il se peut, naturellement, qu’il existe dans des archives d’Espagne ou de l’Amérique du Sud, des textes en guarani paraguayen antérieurs à notre document.

¹⁹ Cette hypothèse de B. Melià est infirmée par une remarque qui se trouve à la page 11 et qui dit que “des soldats devraient aller à Candelaria”. Ceci suggère que le lieu dans lequel se tenait le registre était ailleurs.

²⁰ Nous utilisons la reproduction en CD faite par Ibáñez & Durán (2002).

²¹ Le sens de caray (karai en graphie moderne) peut être aussi ‘Espagnol’. Ceci ne changerait rien à la fonction honorifique vu que tout le monde voulait être español à l’époque de l’ancien régime en Amérique espagnole.

²² Voir Thun (2005b).

²³ Les abus commis par des ‘Espagnols’ ou ‘criollos’ qui se sont introduits dans les Réductions ou qui ont été envoyés par le gouvernement de Buenos Aires ou d’Asunción sont le motif principal qui pousse les Indiens à écrire des lettres de protestation.

²⁴ “unos hombres generalmente rudos y de no muchas luces, que apenas sabían administrar sus propios intereses materiales” (Maeder 1992: 104).

²⁵ Peut-être comblé un jour par de nouvelles découvertes dans les archives.

²⁶ Le troisième en plus *por motivo de* que nous rangeons avec le *porque* de la phrase de Cardiel dans la catégorie des mots grammaticaux empruntés au castillan et solidement intégrés dans le répertoire du guarani paraguayen.

²⁷ Sont connus aussi comme publications patriotiques de la même époque le *Cabichui*, dont les textes alternent entre guarani et castillan, et *El Centinela* et *La Estrella* qui ne s’expriment qu’en castillan. Voir Melià 1992: 199-200.

²⁸ Grâce à notre collègue et ami Wolf Lustig, de l’Université de Mayence, qui les a mis dans l’Internet et surmonté par-là l’inaccessibilité du texte dont se plaint encore Melià: “Lamentablemente los ejemplares de este periódico son sumamente raros y prácticamente fuera de consulta y estudio” (1992: 200). B. Melià, signale, en s’appuyant sur Ayrosa (1954: 131-132), que le périodique arrivait au moins jusqu’au numéro 23. Ayrosa affirme, en effet: “nós temos em mãos o de n.º. 23” (p. 131 et suiv.). Nous, par contre, ne tenons que les numéros 1 à 13 qui se réduisent à douze parce que le N.º. 12 y manque.

²⁹ Selon Toribio Medina (1892), l’auteur principal aurait été le P. Francisco Solano Espinos/za, opinion à laquelle se rallient P. Ayrosa et B. Melià. Nous voyons que pour l’authenticité linguistique du premier et du dernier de nos quatre documents

nous dépendons d'ecclésiastiques. Tant la langue moderne que nos deux autres textes confirment que Cardiel et Solano Espinoza méritent notre confiance. Il y a, en plus, dans le Cacique Lambare des passages cités de personnes historiques comme le Président López Solano (notre premier exemple) qui parlent la même langue.

³⁰ S'il s'agit d'auteurs différents, c'est une espèce de conversation bilingue, sinon il s'agit d'une citation.

³¹ A preuve la lettre des Indiens de San Carlos et San Miguel de 1827 que nous analysons dans notre article mentionné (note 22).

³² Disponible maintenant en traduction castillane: *La Lengua Guaraní en el Paraguay colonial*, Asunción 2003.

³³ Yapuguay ajoute le détail du *tataguaçu*, 'fuego eterno', littéralement 'grand feu'.

³⁴ Ou trop proche des épreuves par lesquelles doit passer le *paje* ('shaman') guarani.

³⁵ Nous traitons ce sujet dans Thun (à paraître). L'hispanisation s'accélère après la déportation des Jésuites, avec le déclin des Réductions et avec l'intégration des Indiens des Missions dans les couches basses de la population créole rurale.

³⁶ Insaurralde (1759-1760; voir le chapitre 'Le bon emploi du temps').

³⁷ Yapuguay (1953).

³⁸ Édition de Chr. F. Seybold, Stuttgart 1893.

³⁹ Dont nous abrégeons les noms par Y = Yapuguay, I = Insaurralde, R = Restivo.

⁴⁰ Dans l'impossibilité de reproduire certains des caractères inventés par les Jésuites, nous simplifions la graphie.

⁴¹ En tout, nous avons compté plus de 70 emprunts au castillan dans le dictionnaire de Restivo. Cf. aussi Caetano de Almeida Nogueira (1879, vol. VII: 10): "Na *Conquista* apperecem muitos vocabulos hispanhóes, e por isso vão incluidos neste Vocabulario alguns", voir, par exemple, le mots sous la lettre s.

⁴² Fait très important pour l'histoire de la conservation du latéral palatal [ɺ] <ll> en castillan paraguayen: les premiers emprunts au guarani le simplifient à palatal [j], cf. *cabayu* < *caballo*, *ceboya* < *cebolla* 'oignon', *casuya* < *casulla* 'chasuble', *martiyo* < *martillo* 'marteau'; ou le décomposent *cepinyo* < *cepillo* 'petite brosse'. Il y a aussi la solution zéro: *novi* / *ndovi* < *novillo* 'jeune boeuf'.

⁴³ La question devient plus délicate si nous analysons les interférences grammaticales dont l'importance ne peut être mesurée que par la comparaison du guarani jésuitique avec les guaranis tribaux. Le guarani paraguayen est moins décisif à cet égard. Il est probable que ses hispanismes grammaticaux viennent directement du castillan.

⁴⁴ Cette constellation vieille déjà de plusieurs siècles présente un parallélisme surprenant avec les 'dialectes mélangés' modernes du tsigane. Voir Boretzky (1994: 36-68).

⁴⁵ Voir au sujet de ces contradictions Thun (2004).

⁴⁶ Et qui serait 'la quatrième langue', après le guarani paraguayen qui est la troisième. La première serait le guarani pur (*guaranieta*), la deuxième le castillan pur. Voir ALGR-S I, p. 436.

⁴⁷ Sujet traité plus systématiquement dans Thun (2005a). Voir note 7.

⁴⁸ Comme nous le montrerons dans Thun (2005b).

⁴⁹ Cfr. pour la <ll> la note 42 - La publication du Ministère (Ministère d'Éducation et de Culture du Paraguay, *La Educación Bilingüe en la Reforma Educativa Paraguaya*, Asunción 2004) traite ce sujet difficile sans montrer de sensibilité pour les nombreux Paraguayens qui sont malheureux de parler le yopará et qui ne supportent pas que les autorités, au lieu d'aider à purifier leur langue, légitiment officiellement le mélange. Quant à la description de l'état actuel du guarani paraguayen - que le Ministère veut 'fonctionnel' - cette publication a sans doute raison et l'aurait encore davantage si elle avait défini les critères selon lesquels des sons alloglottiques doivent être admis. Pourquoi pas intégrer aussi le [w] si fréquent dans les anglicismes qui enva-

hissent autant le guarani que le castillan paraguayen, par exemple dans *water* et *whing* ('aile', dans le sport)?.

⁵⁰ Près d'Asunción, le propriétaire d'un puits a gravé dans le ciment: "Proivido tirar vasura".

Bibliographie

- AYROSA P. (1954²), *Apontamentos para a Bibliografia da Língua tupi-guarani*, São Paulo.
- BAKKER P. & M. MOUS éd. (1994), *Mixed Languages. 15 Case Studies in Language Intertwining*, Amsterdam.
- BORETZKY N. (1994), "Romani Mixed Dialects", in: BAKKER & MOUS (1994: 36 - 68).
- CAETANO DE ALMEIDA NOGUEIRA B. (1879), *Vocabulario das palavras guaranis usadas pelo traductor da "Conquista Espiritual" do Padre A. Ruiz de Montoya*, Annaes da Bibliotheca Nacional do Rio de Janeiro.
- CARDOZO E. (1998⁶), *Apuntes de historia cultural del Paraguay*, Asunción.
- DOBRIZHOFFER Martin (1783), *Geschichte der Abiponer, einer berittenen und kriegerischen Nation in Paraguay*, Wien.
- FÉLIX DE AZARA (1847), *Descripcion é historia del Paraguay y del Rio de la Plata*, Madrid.
- FURLONG Guillermo (1953), *José Cardiel y su Carta Relación (1747)*, Buenos Aires.
- IBÁÑEZ N.B. & M. DURÁN (2002), *Copias de documentos en guaraní*, Archivo Nacional de Asunción
- INSAURRALDE Joseph (1759-1760), *Ara poru aguiyey haba: conico, quatia porom-boe ha marângátu [...]*, Madrid.
- JANIK D. éd. (1994), *Die langen Folgen der kurzen Conquista. Auswirkungen der spanischen Kolonisierung Amerikas bis heute*, Frankfurt am Main.
- KRIVOSHEIN DE CANESE N. & F. ACOSTA ALCARAZ (1997), *Ñe'ëryru avañe'ë karaiñe'ë Karaiñe'ëa- avañe'ë. Diccionario guaraní-español español- guaraní*, Asunción.
- LENZ A.N., E.RADTKE, S.ZWICKEL éds. (2004), *Variation im Raum. Variation and Space*, Frankfurt am Main.
- Lexicon Hispano-Guaranicum. Vocabulario de la lengua Guaraní inscriptum a Reverendo Patre Jesuita Paulo Restivo secundum Vocabularium Antonii Ruiz de Montoya anno MDCCXXII in Civitate S. Mariae Majoris*, Stuttgart (SEYBOLD Chr. F. éd.,1893).
- LLUIS I VIDAL-FOLCH A. & Palacios Alcaine A. eds. (2004), *Lenguas vivas en América Latina*, Madrid.
- MAEDER E. J. A. (1992), *Misiones del Paraguay. Conflicto y disolución de la sociedad guaraní*, Madrid.
- MELIÀ B. (1992), *La lengua guaraní del Paraguay*, Madrid.
- MELIÀ B. (2003), *La Lengua Guaraní en el Paraguay colonial*, Asunción.
- MELIÀ B. (2004), "Vitalidad y dolencias de la lengua guaraní del Paraguay", in: LLUIS I VIDAL-FOLCH & PALACIOS ALCAINE (2004: 270).
- MINISTÈRE D'ÉDUCATION ET DE CULTURE DU PARAGUAY (2004), *La Educación Bilingüe en la Reforma Educativa Paraguaya*, Asunción.

- NOLL V. & SYMEONIDIS H. éd. (2005), *Sprache in Iberoamerika. Festschrift für Wolf Dietrich zum 65. Geburtstag*, Hamburg.
- PADRÓN FAVRE O. (1996), *Ocaso de un pueblo indio. Historia del exodo guaraní-misionero al Uruguay*, Montevideo.
- PERAMÁS J. M. (1946), *La República de Platón y los Guaraníes*, Traducción y notas de Juan Cortés del Pino, Buenos Aires.
- QUEVEDO Roberto, Margarita DURÁN & Alberto DUARTE (2001), *Actas Capitulares y Documentos del Cabildo de Asunción del Paraguay: siglo XVI*, Asunción.
- RIDRUEJO E. & M. FUENTES (coord., 2000), *I Simposio Antonio Tovar sobre Lenguas Amerindias*, Tordesillas (Valladolid).
- THUN Harald (1994), “Die Indios in einem Land ohne Indios: Uruguay”, in JANIK (1994: 75-111).
- THUN Harald (2000), “Evolución de la escripturalidad entre los indígenas guaraníes”, in RIDRUEJO & FUENTES (2000: 9-24).
- THUN Harald et alii (2002), *Atlas Lingüístico Guaraní-Románico. Sociología*, Kiel (dans le texte ALGR-S).
- THUN Harald (2004), “Metasprache, ‘fake-language’ und Objektsprache. Die diaferentielle Dimension im Atlas Lingüístico Guaraní-Románico”, in Lenz, Radtke & Zwickel (2004: 133 - 161).
- THUN Harald (2005a), “Vom *guaraní tribal* zum *guaraní paraguayo*. Die abgestufte Romanisierung des rioplatensischen Guaraní”, in NOLL & SYMEONIDIS (2005: 203-230).
- Thun Harald (2005b), “A dos mil la uva, a mil la limón”, à paraître dans les actes du *II Coloquio Europeo sobre la situación actual de los estudios tupí-guaraníes y tupíes en Europa*, Münster, 26-28 de febrero de 2005, sous presse.
- THUN Harald (à paraître), “La hispanización del guaraní jesuítico” actes du *IV Coloquio Internacional de Lingüística Misionera*, Valladolid 7-11 mars 2006 (les actes seront publiés au cours de l’année 2006).
- TORBIO MEDINA J. (1892), *Historia y bibliografía de la Imprenta en el antiguo Virreinato del Río de la Plata, I Paraguay*, La Plata.
- YAPUGUAY Nicolas (1953), *Sermones y exemplos en lengua guarani por Nicolas Yapuguay Con direction de vn religioso de la Compañia de Iesus. Edición facsimilar de la edición príncipe del año 1727*, Buenos Aires.